

Les langues de feu

Suzanne Jacob, *La part de feu*, Montréal, Boréal, 1997, 102 p.

Denys Néron, *La science de l'aurore*, Montréal, le Noroît, 1997, 128 p.

Fredric Gary Comeau, *Routes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 60 p.

Laurent Trépanier, *La parole au noir*, Montréal, Triptyque, 1998, 64 p.

Jocelyne Felx

Numéro 91, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1998). Compte rendu de [Les langues de feu / Suzanne Jacob, *La part de feu*, Montréal, Boréal, 1997, 102 p. / Denys Néron, *La science de l'aurore*, Montréal, le Noroît, 1997, 128 p. / Fredric Gary Comeau, *Routes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 60 p. / Laurent Trépanier, *La parole au noir*, Montréal, Triptyque, 1998, 64 p.] *Lettres québécoises*, (91), 37–38.

Suzanne Jacob, *La part de feu*, Montréal, Boréal, 1997, 102 p., 17,95 \$.
Denys Néron, *La science de l'aurore*, Montréal, le Noroît, 1997, 128 p., 15 \$.
Fredric Gary Comeau, *Routes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 60 p., 10 \$.
Laurent Trépanier, *La parole au noir*, Montréal, Triptyque, 1998, 64 p., 15 \$.

Les langues de feu

Quand une même ardeur attise à la fois le cœur,
les sens et l'esprit.

POÉSIE
Jocelyne Félix

AU CŒUR DES POÈMES, la mémoire liée au fatalisme historique ou à la culture livresque éclaire les passages difficiles de la vie. Le miracle du sens, c'est que tout reste obscur et nous parle. Contre nos évidences tranquilles, le poème aime se donner un éclatant visage d'énigme. Tout dire, c'est effleurer, souvent.

Le feu central

La part de feu concerne l'histoire orageuse, les à-coups, les attermoissements, les crises paroxystiques d'une libération. Il comprend deux excellentes suites, l'une plus substantielle, intitulée « Le deuil de la rancune », et l'autre, de quelques pages, qui donne son titre au livre. J'admire le pouvoir de Suzanne Jacob d'apporter une pulsation à chaque vers, d'imposer un style éloigné des codes poétiques actuels.

Un désir de révolte et l'impossibilité de se révolter, la longue soumission et la soudaineté, la violence passionnelle de la rupture et le pardon animent ses poèmes de feu. Ses pages qui saignent et qui flambent, elle les pare de tonalités diverses. L'attrait de la belle écriture poétique se trouve sans cesse confronté à une résistance qui vise les contacts les plus essentiels et les nécessités premières. Dans ses vers où tout bondit et tout court, un certain lyrisme crispé rappelle Anne Hébert. Si l'angle est toujours inattendu, la chute remarquable et la manière suggestive de la lutte et de la blessure, par contre, la problématique du discours n'innove pas. Le climat sociopolitique, les vues obscurantistes et oppressives du passé à travers, entre

autres, les motifs des parents, du juge et de l'Église, nous interpellent. L'enfant à sept têtes (belle image du monolithisme du dressage) sous la férule de parents froids et catholiques, ce « nous avons négligé de vivre » (p. 16), dans la suite intitulée « Le deuil de la rancune », le désaveu du nom de famille, dans la suite « La part de feu », témoignent que l'art de Jacob, superbement charnel, parle aussi par la pensée. Manifestement, la prétendue pureté du poème qui revient à détacher l'activité créatrice de toute préoccupation sociale est, pour elle, psychologiquement impossible.

La part de feu cherche à faire le deuil de la rancune vis-à-vis du passé pour redonner le primat à l'altérité de l'être. Jacob cultive l'œil intellectuel dans le délire. Ce « refus global » à rebours se dit dans une langue colorée, hermétique, symbolique, secouée d'aspérités, de propositions privatives, de négations et d'antithèses. Changer la vie, c'est atteindre cette anarchie resplendissante, irruption d'un besoin de vivre qui ne serait plus le rapt mais le don d'un feu.

Au delà des symboles de Jacob, il y a une voix à entendre, la plus rare de toutes les voix, tantôt versant dans la folie, tantôt atteignant au sublime et à l'humanisme, mais toujours dépassant la voix, et saisissante quand elle évoque l'enfance volée.

Feu sacré

La poésie de Denys Néron évolue dans les sphères élevées. Le germe de l'homme idéal traverse chaque poème. Le générique domine le particulier. Le corps est emporté par l'esprit. L'ensemble tient d'une esthétique prémoderne et me rappelle, par certains côtés, la poésie allemande dont les liens avec la philosophie demeurent une spécificité.

Dans *La science de l'aurore*, Néron, tout à son engagement, ne prend pas vraiment acte de la tension entre l'affirmation de la vie ordinaire vers laquelle nous, postmodernes, sommes fortement attirés, et certaines de nos distinctions morales les plus importantes. Son moi contient l'univers ou, mieux, la mémoire colossale des livres, de Dante à Lubicz Milosz en passant par Novalis, Goethe, Blake, Max Jacob, etc. Sous le signe du personnage de Faust, de sa double figure, l'une écartelée entre Méphistophélès et Dieu, et l'autre habitée par un mysticisme serein, Néron définit la vie en fonction de l'ordre dans le cosmos et l'âme. La quête du divin traverse son livre comme une musique « nouvel âge ». Il m'a semblé que ses évocations de Faust et de Baudelaire le dédouanaient d'une certaine naïveté



métaphysique, sinon poétique. Ici, l'âme humaine plonge dans le ravissement et échappe, comme par enchantement, à toutes les petites misères de son malaise. Les sonnets se situent dans la sphère capitonée de l'intemporel. La nuit et le feu, symboles du religieux par excellence, témoignent d'un certain éclair prophétique. Certes, la communication avec la nature, l'éther, le soleil et, surtout, l'aube, image de vitalité, de jeunesse, de combativité et d'avenir, révèle une montée intéressante de la première partie à la dernière. De plus, la primauté de l'allégorie sur le concret n'empêche pas l'aisance souvent remarquable de l'écriture exempte d'emphase jusque dans la complexité métaphorique. Suspendus quelque part entre la réalité et le rêve, les sonnets de Néron se veulent l'envers de l'exil, du vide terrifiant, de la perte d'identité, du non-engagement, de la désorientation des postmodernes. La perspective est des plus intéressantes mais, je l'avoue, cette belle âme m'est apparue prisonnière de son angélisme.



Sans feu ni lieu

Nous savons combien les poètes acadiens valorisent l'espace. Espace contemporain, notons-le, impliquant le voyage, l'errance, la route et l'exil, distinct de l'espace que se formaient les hommes d'hier ou d'autrefois, moins par la mouvance que par l'anxiété métaphysique qui y est liée.

Chez les poètes nourris de la vision de la mer, l'espace-figure parle autant que l'espace-contenu, l'inconscient se livrant dans une rêverie qui renvoie à une géographie intérieure. Dans *Routes*, cinquième recueil du poète acadien Fredric Gary Comeau, le

« vous » (qui nous rappelle Chiasson), la mémoire, l'océan, la ville, l'hiver, le désert et la musique, à peine dénotés, évoquent l'espace-refuge, d'une hospitalité toute relative, car la réalité, l'immédiat, le quotidien, n'ont de cesse de « remuer les anges » (p. 30), c'est-à-dire l'ivresse, l'utopie et la mémoire, autant de termes évoqués par le rêveur pour caresser l'imaginaire. Mais Comeau, qui préfère l'espace au temps parce que celui-ci a partie liée avec la tristesse glaciale de la fin des choses ou de leur impossible présence, à

moins que ce ne soit avec l'avenir troublé ou empêché, le *no future*, est un rêveur velléitaire, au fond, très lucide.

Il y a en effet une perte d'engagement, une forme aiguë de désorientation caractéristiques de la postmodernité en filigrane de *Routes*. Mais nous le savions, à l'endroit du futur, la conscience postmoderne n'a plus cette foi indéfectible qui habitait la modernité. Si Comeau aime les situations ambiguës ou transgressives, il a su libérer son drame de ses ressorts les plus visibles tout en maintenant une tension entre l'imaginaire et le réel. La destruction s'opère par touches, entre les pans d'illusions, restituant l'essence plutôt que l'image. En ce sens, le poème qui termine le recueil détonne par sa force brutale, sa surenchère de colère et sa longueur. Jusque-là, Comeau avait privilégié un certain non-dit au trop explicite. À la dernière page, il surexploite ses grands thèmes et troque sa parole intérieure contre un certain sentiment facile et sans lendemain.

Coup de feu

Dans *La parole au noir* nous étonnent cette mobilité sans repos, cet « état de siège » (p. 7) au bord d'un « éternel épuisement » (p. 10). La fréquence des images motrices et corporelles où le corps devient l'expression physique de l'âme, voire la métaphore de l'âme, caractérise la poésie de Laurent Trépanier. Les rapports difficiles entre le « moi créateur » et le « moi social » y prennent une résonance singulière. La parole qui « ne vaut rien à la bourse / mais tout sur les lieux communs / que nous désertons » (p. 54) y règne, un peu excessive, utopique. Il semble que le poète ne puisse rien lui accorder sans tout lui abandonner. Le sens de l'écriture ne va pas sans le procès de ce siècle de barbarie et de soumission des individus aux pires dogmatismes, à la production, au travail lié au capital :



*j'étais amoureux
j'avais du travail
je mangeais
puis le feu de paille
le feu de forêt
le compte à rebours* (p. 14)



Dans un monde de plus en plus sollicité par le collectif, le normatif, le lieu commun, la poésie n'est pas monnayable ; elle fait grandir quand le réel a lamentablement échoué. La liberté poétique de Trépanier nous apparaît un tantinet sermonneuse. Pourtant, ce petit livre ardent qui raconte en détours et circonvolutions les frousses considérables, l'attention farouche à l'accord difficile entre les mots et ce soi-même fondateur et subversif, nous émeut en plusieurs pages par sa sincérité naturelle. Mais, au cœur de cette présence active qui nous capte, on se surprend à regretter certaines métaphores boiteuses et, surtout, ce caquetage quand la chute du poème aurait pu être ce beau vers bien senti qu'il déprécie d'ajouts inutiles.

C'est à l'oeuvre
qu'on reconnaît
l'imprimeur




IMPRIMERIE QUEBECOR
L'ÉCLAIREUR

Téléphone :
(514) 856-7848
(418) 839-7561